

Le romantisme noir

Le romantisme est une grâce, céleste ou infernale, à qui nous devons des stigmates éternels.

Charles BAUDELAIRE, *Salon de 1859*.

Les Lumières

Le XVIII^e siècle, qu'on a appelé en France le « Siècle des lumières » en référence à la pensée des lumières qui a traversé toute l'Europe (« *Aufklärung* » en Allemagne, « *Enlightenment* » en Grande-Bretagne), se caractérise par une remise en question fondamentale de la place de l'homme dans le monde suite à la révolution copernicienne et par une prise de conscience décisive de la liberté de l'homme.

En particulier, le XVIII^e siècle est marqué par une foi absolue en la raison, organe de libération des ténèbres, voire de l'obscurantisme médiéval. Le cartésianisme (en référence à Descartes), méthode de recherche par déduction rigoureuse, est l'héritage du siècle, qui n'hésite d'ailleurs pas à remettre en question les dogmes institués par les églises — catholiques ou protestantes d'ailleurs — ou les monarchies encore fortement installées dans le vieux continent. Les connaissances sont compilées par Diderot et D'Alembert dans leur vaste projet d'*Encyclopédie*. Des valeurs nouvelles, naturelles et non plus positives, émergent sous la plume de Voltaire ou de Rousseau, comme la tolérance, la liberté et l'égalité. Ce sont d'ailleurs ces valeurs qui ont conduit à l'indépendance des États-Unis en 1783 et à la Révolution française en 1789.

Le noir jaillit de la lumière

Toutefois, les lumières n'ont pas tenu leurs promesses. Alors que la révolution annonçait la démocratie et la paix, elle n'a engendré que sauvagerie sanglante, Terreur et décapitations. La liberté ne suffisait donc pas, encore fallait-il savoir qu'en faire ! Les grands idéaux laissent alors place à la mélancolie, qualifiée par Musset de « mal du siècle ». La France est plongée dans l'instabilité politique, les régimes se succèdent et se répètent (République, Empire, Restauration, *etc.*) à une vitesse effrénée. En ce sens, le noir est indissociable de la perte d'horizon engendrée par l'angoisse de la liberté conquise. En peinture comme en littérature, on redécouvre la cruauté (Goya, Géricault, Poe, Baudelaire), le sang et la mort. Goya, habitué à explorer la part d'inhumain au sein de l'humain, n'affirmait-il pas : « Je n'ai pas peur des sorcières, des lutins,

des apparitions, des géants vantards, des esprits malins, des farfadets, *etc.*, ni d'aucun autre genre de créature hormis les êtres humains. » (GOYA, cité d'après Sara Carr-Gomm, 2000) ?

De la raison au cauchemar

Cet échec politique est surtout un échec de la raison. Les espoirs aveugles se sont heurtés à la réalité décevante des possibilités humaines. L'optimisme révolutionnaire laisse place au pessimisme romantique. Des soupçons émergents au sujet de l'absolue validité de la raison. La rationalité abdique en prenant conscience de ses propres limites et c'est précisément son envers, l'imagination, le rêve — ou le cauchemar (Füssli) — et la folie (Maupassant) qui sont à présent explorés par les artistes. Avant l'apparition de la psychologie et surtout de la psychanalyse, les artistes tentent de pénétrer les tréfonds de l'âme humaine, au travers des manifestations incontrôlées du corps et de l'inconscient, dans ce qu'elle a de plus bestial et peut-être de plus effrayant. L'imaginaire prend le pouvoir et donne corps à l'impensable. Les artistes débordent également d'intérêt pour le Moyen-Âge — passé pour obscur durant les lumières — et ses châteaux en ruines, ses demeures gothiques, les cimetières brumeux dans lesquels les âmes romantiques trouvent réconfort. De son côté, la nature, à la fois sauvage et hospitalière puisque dénuée d'hommes, sert d'échappatoire et favorise la solitude, l'évasion et la rêverie par son caractère sublime (Caspar David Friedrich). Dans sa *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, Edmund Burke considère le sublime comme un « délicieux sentiment d'horreur », un étonnement inspiré par la crainte ou le respect qui transcende le beau.

De la clarté aux ténèbres

Les découvertes scientifiques, en particulier l'héliocentrisme, ainsi que le rationalisme ont, comme le montre Chateaubriand dans *Le Génie du Christianisme*, porté atteinte au Christianisme — réduit par les philosophes des lumières à un déisme désincarné. Ainsi, il n'est pas étonnant que Nietzsche, à la fin du XIX^e siècle, annonce la mort de Dieu. Le noir est ainsi également celui de la perte de repère qui découle de la diminution de la croyance en quelque chose d'absolu, résumée par Dostoïevski dans *Les frères Karamazov* : « Mais alors, que deviendra l'homme, sans Dieu et sans immortalité ? Tout est permis, par conséquent, tout est licite ? ». Toutefois, contrairement à l'interprétation de Max Weber, la mort de Dieu n'est pas seulement synonyme de « désenchantement du monde ». En effet, en même temps que l'idée de Dieu disparaît, ressurgissent des tréfonds du Moyen-Âge les superstitions issues du folklore (de l'anglais *folk*, « peuple » et *lore*, « savoir »), l'occultisme et l'ésotérisme. Les sorcières — la dernière sorcière à être condamnée en Europe fut Anna Göldin, décapitée à l'épée en 1782 dans le canton de Glaris, en Suisse un an après la *Critique de la raison pure* —, fantômes, vampires (STOKER, *Dracula*, 1897) et autres morts-vivants, démons (GOETHE, *Faust*, 1808), monstres (SHELLEY, *Frankenstein*, 1818), *etc.* foisonnent en peinture et en littérature.

Le romantisme au-delà de son siècle

Comme le faisait déjà remarquer en 1804 Jean Paul dans son *Cours préparatoire d'esthétique* « On pourrait affirmer que chaque siècle est romantique différemment ». En effet, le romantisme n'est pas seulement un mouvement artistique, car il ne rend pas seulement compte des caractéristiques extérieures des œuvres d'art, mais renvoie un état d'esprit des artistes, et cet état d'esprit ne se réduit pas à l'expérience historique du début du XIX^e siècle.

En effet, le positivisme de la fin du XIX^e siècle a engendré les mêmes épiphénomènes littéraires que le rationalisme du XVII^e siècle. Villiers de L'Isle-Adam s'est principalement opposé à la confiance dans le progrès, notamment dans son *Ève future* où il met en scène de manière ironique et avant-gardiste, l'aberration d'une science qui se plaît à vouloir recréer la vie, en mieux. L'électricité, puis le magnétisme intéresseront beaucoup des auteurs comme Verne (*Vingt mille lieues sous les mers*), Poe (*La Vérité sur le cas de M. Valdemar*) ou Maupassant (*Le Horla*), alors que Munch sera davantage séduit par les rayons X : « Y a-t-il des esprits ? Nous voyons ce que nous

voyons, car nous avons des yeux ainsi faits [...]. Si nous avions des yeux faits autrement, nous pourrions voir à nu, comme aux rayons X, nos mèches — notre charpente osseuse. Si nous avions des yeux faits encore autrement, nous pourrions voir nos halos, et les êtres humains sous d'autres formes. Pourquoi d'autres créatures aux molécules libres, plus légères — les âmes des défunts, les âmes de nos bienaimés et les mauvais esprits — ne pourraient-elles donc pas se mouvoir en nous et autour de nous ? » (Edvard MUNCH, *Manuscrit n° T 2704*)

La psychanalyse et l'exploration de l'inconscient, chère aux surréalistes donnera également l'occasion aux artistes de renouer avec l'exploration romantique du rêve. Horace Walpole, précurseur du roman noir n'affirmait-il pas, au sujet de son *Château d'Otrante*, avoir souscrit aux règles de l'écriture automatique : « Voulez-vous que je vous dise quelle est l'origine de ce roman ? Un matin, au commencement du mois de juin dernier, je me suis éveillé d'un rêve, et tout ce dont j'ai pu me souvenir c'est que je m'étais trouvé dans un vieux château (rêve très naturel à un esprit rempli, comme l'était le mien, de « romance » gothique). Sur la rampe la plus élevée d'un grand escalier, j'ai vu une main gigantesque revêtue d'une armure. Le soir même, je me suis assis et j'ai commencé à écrire, sans savoir le moins du monde ce que j'allais dire ou raconter. En somme, j'étais si absorbé par mon récit (achevé en moins de trois mois) qu'un soir j'ai écrit depuis le moment où j'ai pris le thé, vers six heures du soir, jusqu'à une heure et demie du matin, et que mes doigts étaient si fatigués que je ne pouvais plus tenir la plume. » (Horace WALPOLE, *Lettre à William Cole du 9 mars 1756.*) ?